



## DOM GUÉRANGER

### PRÉPARATION D'UNE FONDATION DANS LE NORD

Extraits de la biographie de Dom Delatte

« La détresse qui n'avait cessé de régner à l'abbaye [de Solesmes] s'augmenta de toutes les difficultés nouvelles créées par la guerre, qui atteignaient même l'aisance publique et créaient pour un monastère obéré déjà, une réelle anxiété. C'est alors que la pensée de dom Guéranger se porta vers le nord de la France, région industrielle, riche, généreuse, où maintes fois ses fils avaient reçu un accueil très sympathique.

Terre autrefois semée de grands et florissants monastères, peuplée de familles nombreuses et patriarcales, habitée par une race saine, calme, résolue, merveilleusement propre à la vie surnaturelle, la règle de saint Benoît y avait été pratiquée dès l'époque mérovingienne, durant ces siècles que Mabillon a regardés comme l'âge d'or de la vie bénédictine. Dom Guéranger se demandait pourquoi elle ne pourrait pas y reflourir encore. « Tôt ou tard, disait-il, nous nous établirons par là ; les saints y ont abondé : nous y retrouverons leurs traces. » Et la Providence semblait sourire à ces rêves ; depuis deux ans déjà, de ce pays créé par les moines mais où la vie bénédictine était ignorée, des vocations monastiques s'étaient levées, sans causes extérieures appréciables, sans influences précises, et d'elles mêmes elles s'étaient orientées vers Solesmes comme vers un centre de solitude et de paix, de vie surnaturelle et de doctrine.

Le diocèse d'Arras, terre de saint Waast et de saint Bertin, s'était éveillé le premier et avait devancé sa métropole, Cambrai, qui se recueillait encore. Une fraternité de désirs et de combats communs avait réuni autrefois l'abbé de Solesmes et l'ancien évêque de Langres, Mgr Parisis, qui avait illustré ensuite le siège d'Arras. Son successeur, le grand et bon géant, Mgr Lequette, avait hérité de toute l'affection de Mgr Parisis pour les maisons religieuses. Il se trouva une famille chrétienne originaire de Saint-Venant que le patriarche saint Benoît sembla ambitionner tout entière. Trois fils étaient prêtres déjà et appartenaient à la société diocésaine de Saint-Bertin. L'un fut appelé ; l'autre le suivit. Lorsque la vocation atteignit le troisième, l'évêque d'Arras effrayé par la contagion contesta et se refusa à livrer son vicaire général. Celui-ci ne reste, dans le siècle que pour soutenir de son pouvoir, de son ministère et de toute sa fortune les maisons religieuses du diocèse ; puis, l'heure venue pour aider efficacement à une double fondation monastique qui s'honore de son amitié. Restait un quatrième frère, marié, et partant défendu contre la vocation. Il rivalisait de piété avec ses aînés. Dieu lui donna un fils qui à son tour entra dans la famille bénédictine : l'appel surnaturel ne s'arrêta qu'après avoir tout exigé tout obtenu. Un tel exemple provoqua des imitations et, le branle une fois

donné d'autres vocations suivirent. Il en fût venu bien plus encore si dom Guéranger eût été capable de prendre sur l'heure possession d'un ancien monastère de cisterciens auprès de Saint-Omer ; mais il fut reconnu bientôt que le dessein était prématuré : il ne devait être repris que vingt ans plus tard. »<sup>1</sup>

« Juste après le 25 juillet 1871, Dom Guéranger prit de Paris la route vers le Nord dans le dessein d'étudier de plus près le projet de fondation qu'avaient provoqué dans le diocèse d'Arras les vocations bénédictines qui y venaient d'éclorre. Si l'on s'en était rapporté à un prêtre de Saint-Omer, aumônier des dames de Sion et ensuite du Bon-Pasteur, l'abbé Limoisin, l'emplacement de la fondation s'imposait : c'était, dans les environs de Saint-Omer, une parcelle de terrain qui avait appartenu autrefois à l'abbaye cistercienne de Clairmarais. Déjà nous en avons dit un mot. Mais le brave abbé ne connaissait qu'imparfaitement les exigences d'un monastère bénédictin ; il le concevait comme un centre d'œuvres actives et hospitalières dont la demeure monastique eût été l'annexe et comme l'accident. Ces propositions, venant à l'abbé de Solesmes à l'heure même où le prieuré de Marseille s'accommodait assez mal de l'union trop étroite qui l'enchaînait à des œuvres extérieures, le rendaient inquiet, hésitant. Il voulut en avoir le cœur net.

L'évêque d'Arras était gagné au projet. Les bénédictines du Saint-Sacrement, que dirigeait dès lors M. l'abbé Hervin, firent à l'abbé de Solesmes un très fraternel accueil. Dom Guéranger vit le collège de Saint-Bertin à Saint-Omer et les ruines si imposantes de la grande abbaye voisine du même nom. Il ne tarda pas à reconnaître que le projet de Clairmarais n'avait aucune chance de réussir et n'éprouva nul regret d'avoir à y renoncer. Le supérieur de la maison de Saint-Bertin, M. Henri Graux, l'entraîna dans une promenade à Hallines où il visita et bénit la famille de M. Alexandre Dambricourt. Si Dieu lui eût révélé l'avenir, il aurait vu sous sa bénédiction, dans cette même famille qu'il ne fit qu'apercevoir, germer nombre de vocations monastiques ; puis, en revenant vers Saint-Omer par la vallée de l'Aa, à travers les grands arbres, il aurait pu saluer la colline où s'élèverait l'abbaye de Notre-Dame, et, un peu plus loin, sur une terre qu'a illustrée le nom de sainte Aldegonde, apercevoir le château avec donjon crénelé où s'abriterait vingt ans plus tard le monastère de Saint-Paul. »<sup>2</sup>

---

<sup>1</sup> Dom Guéranger Abbé de Solesmes, par Dom Delatte, éd. 1984, p.823-4

<sup>2</sup> Ibid. p.835